

## VLB personnage et institution (notes)

Benoît Melançon

Volume 19, numéro 1, printemps 1983

VLB

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036780ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036780ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (1983). VLB personnage et institution (notes). *Études françaises*, 19(1), 5–16. <https://doi.org/10.7202/036780ar>

# VLB personnage et institution

(notes)

BENOÎT MELANÇON

Le discours sur l'œuvre n'est pas un simple accompagnement, destiné à en favoriser l'appréhension et l'appréciation, mais un moment de la production de l'œuvre, de son sens et de sa valeur  
PIERRE BOURDIEU («La production de la croyance contribution à une économie des biens symboliques»)

Les Québécois, qui lisent peu, dit-on, semblent pourtant affectionner les écrivains — en tant qu'ils sont géniaux et malheureux, donc maudits, ou que, profitant des divers médias, ils projettent d'eux-même une image familière. L'œuvre de l'écrivain qui ne se conforme pas spontanément à ces modèles peut être soit complètement passée sous silence par la critique, soit détournée au profit de (et par) l'appareil régulateur de la littérature, l'institution littéraire. Les études mythologiques sur les écrivains québécois qui se sont multipliées depuis quelques années signalent à l'envi l'enjeu de tels procédés. (Pour schématiser grossièrement, disons que notre utilisation du concept de mythe relève davantage des définitions de Barthes<sup>1</sup> et Etiemble<sup>2</sup> que de la critique des mythes en littérature telle

1 Le mythe, «*système sémiologique second*» (p 199), est «*une parole dépolitisée*» (p 230)  
(Les indications entre parenthèses (nom de l'auteur et/ou page-s) sont des références en abrégé des principaux titres utilisés et renvoient à la bibliographie en fin d'article )

2 «Mythes en vérité sont mots, et mots mépris» (p 371)

que pratiquée, par exemple, par Northrop Frye<sup>3</sup>. Il va sans dire que ces approches ne sont dissociées (arbitrairement) qu'aux fins de la discussion; il y a fort à parier que plusieurs des «mythologies» barthésiennes puisent aux mêmes sources fondamentales que certains des archétypes de Frye.)

En 1972, Jean-Louis Major inaugurait les études mythologiques québécoises en étudiant «comment des faits s'inscrivent dans une rhétorique pour orienter la lecture d'une œuvre» (p. 534), celle de Saint-Denys Garneau. Quelques années plus tard, Jacques Marchand, s'attaquant à Claude Gauvreau, démontait le mécanisme par lequel «une fascination hypnotique pour le personnage» permettait d'entretenir «un silence unanime, révérencieux, face à l'œuvre elle-même» (p. 11). Dans une perspective similaire, Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, dépouillant *Maria Chapdelaine* de ses nombreuses strates idéologiques, montraient que malgré le succès universel de ce *Récit du Canada français*, «à la limite, tout se passe comme si ce texte n'existait pas» (p. 9). De plus, l'absence de données biographiques concernant Louis Hémon rendait possible un procès d'occultation agissant directement sur le texte sans avoir à «détourner» la vie de l'auteur, mais plutôt en créant cet auteur de toutes pièces. Se fondant sur une définition psychanalytique du mythe, Jean Larose pouvait dire du mythe de Nelligan qu'il est «un vrai mythe, pérenne, vivant, fixé et populaire», car «nul autre que Nelligan ne s'est imposé à tous comme figure du destin national» (p. 31-32)<sup>4</sup>.

Si différentes que puissent paraître ces approches (d'une étude à la Etiemble chez Marchand à la réflexion psychanalytique chez Larose), elles mettent toutes à jour l'occultation, voire la récupération idéologique d'une œuvre. Elles dévoilent également une propension (non) critique à remplacer l'étude de l'œuvre par celle de l'homme. La réception critique de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu nous semble relever, *jusqu'à un certain point*, du même phénomène de détournement.

\*

\* \*

Il ne s'agit pas pour nous d'accoler l'étiquette de mythe à Beaulieu en alléguant le silence relatif de la critique sur une œuvre en

3 Cette critique des mythes est «l'étude des principes structuraux de la littérature elle-même, plus particulièrement de ses conventions, de ses genres, de ses archétypes ou de ses images récurrentes» (p. 502)

4 À tort, Larose croit que «c'est abusivement qu'on a pu parler de mythe pour d'autres écrivains québécois (comme Gauvreau)» (p. 31). Les exemples de Garneau et Gauvreau (justement) prouvent le contraire. Il est vrai que dans le cas de Gauvreau le mythe a moins à voir avec le «destin national» que dans le cas de Nelligan.

construction, mais bien de voir si le traitement qui lui est réservé ne relève pas d'un complexe culturel dont les premières manifestations remonteraient à Crémazie et Fréchette, poètes nationaux et légendaires<sup>5</sup>. Victor-Lévy Beaulieu, dans notre optique, est d'abord un personnage (qu'on ne *peut* pas faire disparaître) et une institution (qu'on ne *veut* pas faire disparaître)<sup>6</sup>. Ainsi, l'*image VLB* nous semble souvent tenir lieu de texte aux yeux de la critique, et c'est en tant que texte qu'il faut la lire si l'on veut voir à qui sert cette projection. Comme le montrait Jean-Louis Major,

le mythe représente en quelque sorte le point d'insertion de la littérature dans l'imaginaire collectif, et son étude nous livre un rapport, dégradé, simpliste même, entre la littérature et la collectivité, mais un rapport quand même. L'étude du mythe nous montre à quelles conditions la littérature paraît acceptable à une collectivité particulière, à un moment de son histoire (p. 548).

Remplaçant mythe par légende, fable<sup>7</sup>, silence complaisant ou biographisme, il nous semble devoir lire dans l'accueil réservé à VLB les marques d'une réduction du texte littéraire à son expression la plus familière, sinon la plus platement publicitaire.

\*  
\* \*

Si tant est qu'on la puisse dire mythifiée — le concept de mythe étant d'abord pour nous un concept opératoire —, l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu tranche avec celles que la critique québécoise a jusqu'ici mythifiées. Crémazie, Nelligan, Garneau et Gauvreau étaient des poètes; VLB est un romancier — mais dont le rapport au mythe de la Poésie est fortement marqué (voir l'article de Pierre Nepveu). De plus, on a fait de ces poètes des sacrifiés : Crémazie exilé, Nelligan interné, Garneau incompris, Gauvreau «suicidé», autant de figures du rejet, de l'incompréhension. Chez VLB rien de tel : on projette de l'écrivain une image de démesure, de force démiurgique qui appelle le respect — et le succès.

\*  
\* \*

5 Dans son édition des *Œuvres* de Crémazie, Odette Condemine consacre un chapitre à la «Légende» de ce «poète de second ordre» (p. 207) sacré poète national en vertu d'un seul texte, «Le drapeau de Carillon»

6 «Victor-Lévy Beaulieu, éditeur et écrivain multiple, est une institution qui dépasse les cadres du roman ou du récit. Il est un personnage, dans et hors de son œuvre, comme ceux qu'il a faits de Melville ou d'Ulysse (celui d'Homère, celui de Joyce), d'auteurs anonymes et d'auteurs de monographies» (Mailhot, p. 166)

7 Etiemble utilise indifféremment ces deux termes et celui de mythe (voir, par exemple, p. 49)

Le mythe est fondamentalement nominal, dans la mesure même où la nomination est le premier procédé de détournement

ROLAND BARTHES (*Mythologies*)

«Comment je m'appelle, ç'a pas si tellement d'importance. Mettons Job J Jobin» (*BF*, 13); ainsi débute *Blanche forcée* et le cycle des «Voyageries». Au centre de ces «Voyageries», *Moby Dick*, lui-même ouvert par la nomination du narrateur : «*Call me Ishmael*». En devenant écrivain, Lévy (Lévis?) Beaulieu s'approprie le prénom de Victor, hommage au père littéraire Hugo, figure mythique par excellence. Mettons Victor-Lévy Beaulieu.

D'un nom commun (17 colonnes de Beaulieu au bottin de la seule région de Montréal), un nom propre. De même que chez Garneau, «ce nom qu'on répète comme à plaisir donne déjà un air de noblesse. Dites d'abord Saint-Denys Garneau, puis Hector de Saint-Denys Garneau qui est son nom complet, puis dites Hector Garneau» (Major, p. 532). Dites Lévy Beaulieu, puis Victor-Lévy Beaulieu.

Un phénomène de nomination analogue est à l'œuvre chez Nelligan, de qui la signature, comme le souligne Jean Larose, emprunte «un tortueux (et tortionnaire) trajet pseudonymique, qui piétine le nom sans pour autant le rendre méconnaissable, qui laisse figurer tout en défigurant, toujours un peu au-delà ou un peu en deçà du nom du père» (p. 42). Ici rejet du Père, là chez Beaulieu, (r)appel du père littéraire. Toujours par le nom.

(Ne parlons pas de ce *Beauchemin* des œuvres de création qui mène, toujours artificiellement, la grande majorité des critiques jusqu'à un *Beaulieu*.)

Devenu personnage public, Victor-Lévy Beaulieu se voit réduire au sigle; VLB représente aussi bien la maison d'édition de Beaulieu<sup>8</sup> que l'écrivain lui-même. Jusque dans les comptes rendus, le sigle tient lieu de nom : «VLB par VLB» peut titrer François Ricard dans *le Devoir* (11 décembre 1976, p. 23), sans que la compréhension en souffre. Plus de véritable nom, rien que trois lettres. Connue, acceptée, banalisée, VLB (le sigle) fait entrer l'écrivain dans l'institution tout en l'inscrivant comme institution.

\*

\* \*

Sans qu'il soit possible de parler, comme pour Gauvreau, de «mythe *self-made*» (Marchand, p. 37) — malgré le travail de VLB sur

8 La politique éditoriale de VLB tient, dans la fabrication du personnage, une place importante qu'il ne nous est pas possible d'étudier ici



Victor Lévy Beaulieu  
*Le Devoir*

Une image de Don Quichotte québécois

(Bado, *le Devoir*, 19 oct 1974)



*Goulatromba*

(Dessin de Victor Hugo)

son nom —, il faut reconnaître la cohérence de l'image publique de VLB. Accompagnant tout article qui se respecte sur VLB, une photo, presque toujours la même. Aussi banalisée que le sigle, la figure de VLB peut à la limite devenir celle de l'Auteur québécois telle que dessinée par Jacques Poulin : «L'autre homme, plus jeune, avait un visage barbu et renfrogné. Il fumait une pipe croche et portait, en dépit de la chaleur, une chemise de flanelle à carreaux et des bottes d'ouvrier de la construction. Il grommelait au lieu de parler. Il venait de Montréal et c'était un auteur» (*les Grandes Marées*, Leméac, 1978, p. 85). Le personnage de Poulin, qui rêve d'écrire «le grand roman de l'Amérique» (*ibid.*, p. 169), appelle une identification assez significative de l'écrivain québécois au «type» VLB — dont Louis Caron avec sa barbe, ses lunettes, ses présences répétées à la radio et à la télévision serait le plus récent spécimen. De la même façon que l'iconographie dans *Monsieur Melville* marque le rapport fondateur à la figure de l'écrivain, l'omniprésent portrait de Beaulieu dévoile un rapport qui peut aller jusqu'à la «typification» de l'écrivain, et de là au rejet des écrivains non typés. Cette standardisation — dont il n'est pas l'instigateur, mais à laquelle il *peut* servir de modèle — témoigne à la fois de l'importance de Beaulieu et de sa réduction à une image.

\*

\* \*

Beaulieu, écrivain reconnu et fortement typé, est devenu en quelques années une figure familière dans la société québécoise. On le voit apparaître au détour de tel roman de Jean-Marie Poupart (*le Champion de cinq heures moins dix*, Leméac, 1980, p. 87-88) ou de Jean Daunais (*les Douze Coups de mes nuits*, Héritage, 1980, p. 162). Dans une revue pour jeunes filles, Georges-Hébert Germain, en parlant de *Satan Belhumeur*, avoue aimer «passionnément» Beaulieu, «un brave et un vaillant» (*Clin d'œil*, février 1982, p. 38). VLB est (un) proche.

À cet égard, la multitude des prix littéraires au Québec a facilité la promotion de la carrière de VLB tout autant que sa reconnaissance publique. Du Prix Hachette-Larousse en 1967 — pour un texte consacré à Victor Hugo — au Prix David — qu'il ne peut pas ne pas avoir —, en passant par le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal, le Prix du Gouverneur général et quelques autres, l'institution littéraire célèbre l'institution VLB. La chaîne des prix est inéluctable : VLB est grand, il les mérite tous. Il faut prendre au pied de la lettre l'expression de Gilles Marcotte selon laquelle les prix littéraires sont des «instances de consécration» (p. 13); il s'agit bien ici de «rendre sacré». (Et, comme le dit Etiemble, «un texte sacré, il faut surtout ne guère le comprendre» (p. 354). D'autre part, Jacques



Dubois a déjà montré l'importance des prix littéraires dans une société du spectacle (p. 98)<sup>9</sup>.

La télévision a certes joué un rôle important dans le phénomène de reconnaissance qui entoure VLB. Comme Michel Tremblay, Beaulieu est souvent l'invité d'émissions de variété (radio et télévision); comme Claude Jasmin et Louis Caron, il a écrit des séries pour la télévision (*les As* et *Race de monde!*). Le succès de ces séries, particulièrement celui de la plus récente, est aisément repérable : la publicité de VLB éditeur pour l'automne 1982 annonce une réédition (pour le 25<sup>e</sup> mille) de *Race de monde!*, le «roman le plus lu par [sic] l'auteur de *Blanche forcée* et de *Monsieur Melville*» (*le Devoir*, 9 octobre 1982, p. 19). C'est encore par le biais de la série télévisée que Beaulieu devient un personnage de la «colonie» artistique montréalaise; des articles lui sont en effet consacrés dans des journaux à potins tels *Échos-Vedettes* ou *Télé-Radiomonde*. Sans *les As* et *Race de monde!*, l'auteur de *Monsieur Melville* aurait-il pu jouir de cet «honneur»?

La familiarité souvent associée à son nom, Beaulieu la cultive lui-même, qui n'hésite jamais à interpeller ses confrères écrivains, morts et vivants. Les textes «Pour saluer Pierre Vadeboncoeur» (1970), *Pour saluer Victor Hugo* (1971) et «Pour saluer un géant [Yves Thériault]» (1981) disent le respect de VLB pour ses «ancêtres littéraires», sa volonté de se hisser à leur niveau et, par le fait même, son aspiration à obtenir un respect similaire.

\*

\* \*

Restons-en à l'œuvre, veux-tu, et oublions les a-côtés, les circonstances qui l'ont fait naître, mais qui ne font pas partie d'elle-même

JACQUES FERRON («Claude Gauvreau», *Du fond de mon arrière-cuisine*)

Eu égard à la présence publique de l'écrivain, la recherche sur VLB est nettement déficiente. Un rapide parcours bibliographique — qui n'a rien d'exhaustif — révèle qu'il n'existe que trois mémoires de maîtrise consacrés à l'œuvre de VLB, aucune thèse, une douzaine d'articles et deux chapitres de livre (dans *Trois romanciers* de Gérard Bessette et *Romans du pays* de Gabrielle Poulin<sup>10</sup>). Par contre, au moins

9 En 1982, VLB passait d'un pôle à l'autre de ces «instances de consécration» en présidant le jury des Prix Alfred-Desrochers et Gaston-Goun de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est et le jury des prix de journalisme sportif de l'Association de la boxe professionnelle du Québec

10 Sauf dans ce cas (onze comptes rendus réunis en un chapitre de livre), nous ne tenons pas compte ici des comptes rendus journalistiques (nombreux) consacrés aux textes de VLB

quinze entrevues Pour une œuvre si largement publicisée, le bilan est faible L'homme occuperait-il l'espace du texte?

C'est dans les comptes rendus journalistiques que la présence de l'homme se fait sentir le plus clairement «Abel Beauchemin, alias Victor-Lévy Beaulieu» (Jacques Godbout, *le Maclean*, janvier 1974, p 12), «le Beauchemin', lui, est à coup sûr un 'Beaulieu'» (Gabrielle Poulin, *Relations*, 35 408, octobre 1975, p 285), et «Abel Beauchemin n'est personne d'autre que Victor-Lévy Beaulieu lui-même» (Robert Tremblay, *le Soleil*, 26 octobre 1974, p D8) sont autant de manifestations d'un biographisme navrant, dont les critiques n'arrivent que rarement à se défaire Envahie par le personnage, la presse oublie (presque) que Beaulieu est *d'abord* écrivain

\*  
\* \*

Un phénomène déjà étudié chez Gauvreau fonctionne ici d'une façon singulièrement identique «c'est le *personnage* de Gauvreau qui occupe toute la place dans la conscience collective Lorsqu'on s'arrête sur l'œuvre, c'est presque toujours pour déclarer tout de go que c'est une 'œuvre colossale', une 'œuvre gigantesque'» (Marchand, p 18) À cette occultation des textes correspond le mythe romantique de l'écrivain de génie<sup>11</sup> La prolifération de l'œuvre de VLB — du journalisme au roman, du théâtre à la télévision — et la précocité de l'écrivain — autre mythe romantique qui ne cesse de renvoyer à Hugo et Rimbaud — favorisent le même type d'ensevelissement

Il s'agit de lire chez VLB *à la fois* un cheminement vers la littérature et l'accomplissement d'un auteur universel<sup>12</sup> D'un côté, un VLB qui «pourrait nous apporter, collectivement, la littérature» (Réginald Martel, *la Presse*, 18 mars 1972, p D3), de l'autre, un VLB qui aurait écrit, avec *Monsieur Melville*, «le premier livre vraiment québécois» (Richard Crevier, *l'Actualité littéraire*, 27, mai-juin 1980) Sous-tendant ce délire critique, une attente séculaire, celle de l'écrivain national «VLB est notre Balzac, non seulement il dit aux autres comment faire leurs livres, il sait faire les siens» (Robert Guy Scully, *le Devoir*, 19 octobre 1974, p 15) De Crémazie à Beaulieu, le même mythe messianique de l'écrivain «plus grand que le pays»<sup>13</sup>

\*  
\* \*

11 André Beaudet a déjà signalé la récupération idéologique, par Lionel Groulx, du *nom* de Nelligan grâce à ce mythe (p 95)

12 Etienne a montré comment le mythe se nourrit de tous les discours, même contradictoires (p 221-222)

13 Pour reprendre le titre d'un article de VLB consacré à Jacques Ferron (*le Devoir*, 9 décembre 1972, p 19)

### Quatre hypothèses pour conclure

*La mythification de l'écrivain québécois, lisible depuis le 19<sup>e</sup> siècle, n'est que réactivée au sujet de VLB* En 1873, Louis-Michel Darveau déclarait en introduction à *Nos hommes de lettres*

Si jamais la race canadienne-française vient à disparaître, à s'effacer complètement [ ] elle devra de survivre dans la mémoire des générations de l'avenir, moins aux exploits de ses guerriers, aux joutes héroïques de ses tribuns, de ses hommes d'État, qu'aux œuvres de ses écrivains presque toujours si peu compris et très souvent dédaignés ou même persécutés (Imprimé par A A Stevenson, p v )

Pour ces raisons d'ordre idéologique on a pu mythifier Crémazie et Nelligan, voire Saint-Denys Garneau, tout comme aujourd'hui — dans une moindre mesure, mais pour des raisons guère différentes — on tente de mythifier l'œuvre d'un Miron, d'un Aquin, d'un VLB Si le nationalisme a changé depuis Darveau, la relation, posée comme évidente, entre écrivain et pays est encore largement acceptée et reste à explorer dans une perspective mythologique car, malgré la reconnaissance du caractère mythique du traitement réservé à divers écrivains, la question reste entière à qui sert cette mythification?<sup>14</sup> Au nom de quelle(s) idéologie(s) une telle mythification peut-elle se justifier?

*Les questions auxquelles les œuvres de VLB tentent de répondre ne peuvent être reçues, voire perçues, par la critique* Pour Hans Robert Jauss, la «signification» de toute œuvre littéraire est à lire dans «la réponse implicite qui nous parle dans l'œuvre» (p 247) Dans cette perspective, la valeur d'une œuvre réside dans le rapport dialectique qui unit discours social (question) et texte (réponse), même si «la réponse et la question demeurent le plus souvent implicites» (*ibid*) L'occultation, par la très grande majorité des critiques, des réponses contenues dans l'œuvre de VLB constituerait soit une incompréhension des questions auxquelles l'œuvre tente de répondre, soit une fin de non-recevoir des réponses beaulieuusiennes et une banalisation des textes, le tout fondé sur leur remplacement par le discours sur le personnage VLB, oui, l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu, non

*Par sa multiplicité, l'œuvre de VLB semble participer des sphères de production restreinte et élargie* S'inspirant des travaux de Bourdieu, Yves

14 Pour Barthes, «la fin même des mythes, c'est d'immobiliser le monde il faut que les mythes suggèrent et miment une économie universelle qui a fixé une fois pour toutes la hiérarchie des possessions» (p 243)

Reuter présente dans un numéro récent de la revue *Pratiques* un tableau opposant les caractéristiques des deux principales sphères de production. Sans reprendre une à une les catégories établies par Reuter, on peut toutefois constater que la polyvalence de VLB lui permet d'évoluer (alternativement? simultanément?) dans chacune de ces sphères. Par exemple, Beaulieu peut être tantôt à la recherche d'un capital symbolique (sphère restreinte) par la production d'œuvres «sérieuses» (*Monsieur Melville*), tantôt à la recherche d'un capital économique (sphère élargie) par une certaine forme de journalisme ou la publication d'une «célébration» du yogourt (dans *Ma cuisine au yogourt* de Sœur Berthe, VLB éditeur, 1981); ou viser tantôt un public composé des pairs et des fractions intellectuelles de la société (sphère restreinte), tantôt le «grand public» (sphère élargie) par la télévision notamment. VLB semble ainsi évoluer sur plusieurs créneaux — ce n'est pas innocemment que nous empruntons ce terme au vocabulaire de la publicité — et, de ce fait, obliger la critique à révéler l'inadéquation de son discours lorsqu'il s'agit d'étudier, chez un même auteur, des phénomènes dont les fonctions, les publics, les stratégies d'émergence, etc., sont radicalement différents.

*Enfin, l'attitude «terroriste» de VLB face à la critique et l'omniprésence de cette attitude dans notre monde des lettres forcent le respect, voire le silence* Pensons ici aux attaques du *Melville* contre les «touristes universitaires» ou à la communication livrée par Beaulieu à la Rencontre québécoise internationale des écrivains de 1971 :

Ce qui est important, c'est ce qui s'écrit, c'est le roman qui est publié. Le reste, je ne sais pas trop quoi en faire, n'étant ni un agent de relations publiques, ni un impresario, ni même un disciple de *Tel Quel*. Les commentaires m'ont toujours apparu comme étant de la fiction mise en selle (et encore en amazone!) sur de la fiction. Ça dit ce que ça dit et ça intéresse le monde que ça intéresse. Personnellement, je préfère m'étonner ailleurs (*Liberté*, 74, 13:2, 1971, p. 62).

Jointe à l'absence de rigueur de la critique journalistique québécoise, cette méfiance de VLB peut avoir pour effet, croyons-nous, de marginaliser *d'avance* les commentaires sur son œuvre. Dès lors, ces commentaires permettent de lire une image brute du mythe<sup>15</sup>.

15 Selon Marcel Bélanger, «le critique, surtout journalistique qui doit produire rapidement sans avoir le temps d'approfondir (et la vitesse d'exécution exerce ici une fonction aussi importante que dans l'association libre ou la création automatisée), se mire dans l'œuvre dont il parle, y projette *mythes et concepts en vogue*, toute cette masse d'*idées reçues*, de *clichés* et de *réflexes conditionnés* qu'inévitablement, avec plus ou moins de lucidité, nous véhiculons en chacun de nos gestes, en chacune de nos pensées et paroles» (p 241 Nous soulignons)

## Bibliographie

- BARTHES, Roland, *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, «Points Civilisation», 10, 1970, 247 p
- BEAUDET, André, «Nelligan's Fake», *la Nouvelle Barre du jour*, 104, juin 1981, p 89-104
- BÉLANGER, Marcel, «La poésie telle qu'on la mythifie», dans Denis Saint-Jacques (dir.), *Littérature et idéologies La mutation de la société québécoise de 1940 à 1972*, Québec, Université Laval, ISSH, «Études sur le Québec», 5, 1976, p 239-256
- CONDEMINÉ, Odette, *Octave Crémazie Œuvres I Poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, «Présence», 1972, 613 p
- DESCHAMPS, Nicole, Raymonde HÉROUX et Normand VILLENEUVE, *le Mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, PUM, 1980, 263 p
- DUBOIS, Jacques, *l'Institution de la littérature*, Bruxelles, Fernand Nathan/Labor, «Dossiers Media», 1978, 188 p
- ETIEMBLE, *le Mythe de Rimbaud II Structure du mythe*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des idées», 1961 («nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de nombreux passages censurés en 1952»), 452 p
- FRYE, Northrop, «Littérature et mythe», *Poétique*, 8, 1971, p 489-505, trad Jacques Ponthoreau
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des idées», 1978, 305 p, trad de Claude Maillard, préface de Jean Starobinski
- LAROSE, Jean, *le Mythe de Nelligan*, Montréal, Éditions Quinze, «Prose exacte», 1981, 140 p
- MAILHOT, Laurent, «Le roman québécois et ses langages», *Stanford French Review* 19, printemps-automne 1980, p 147-170
- MAJOR, Jean-Louis, «Petit exercice à propos du mythe de Saint-Denis Garneau», *Revue de l'Université d'Ottawa*, 42 4, octobre-décembre 1972, p 528-549
- MARCHAND, Jacques, *Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, Montréal, VLB éditeur, 1979, 443 p
- MARCOTTE, Gilles, «Institutions et courants d'air», *Liberte*, 134, 23 2, mars-avril 1981, p 5-14
- REUTEUR, Yves, «Le champ littéraire textes et institutions», *Pratiques*, 32, décembre 1981, p 5-29